

INSERTIONS

S'adresser au bureau du journal de 10 heures du matin à 10 heures du soir.

Toute la correspondance devra être adressée au Directeur.

Les manuscrits ne sont pas rendus. Le télégramme national et la Coopération, 10 m, 242

UNION FRANÇAISE

JOURNAL DU MATIN

ABONNEMENTS

	Montevideo	Campagna
Un mois.....	\$ 1.00	\$ 1.20
Trois.....	\$ 3.00	\$ 3.50
Six.....	\$ 5.50	\$ 6.50
Un an.....	\$ 10.00	\$ 12.50
Numéro du jour.....	\$ 0.08	
ancien.....	\$ 0.10	

Les abonnements partent du 1er du 15 de chaque mois.

DIRECTEUR: J. G. BORON DUBARD

RÉDACTION ET ADMINISTRATION, CALLE URUGUAY 26

ADMINISTRATEUR GERANT: A. D'ARNAUD

LA FRANCE ET L'ÉTRANGER

Malgré les préoccupations intérieures, il est urgent que le Parlement s'occupe de la situation de la France à l'étranger.

Pour arriver, il faut un but; c'est ce qui a manqué le plus souvent à notre politique extérieure. C'est là que résident les causes premières de notre faiblesse, de notre infériorité. Nous errons, par moment, il semble que nous soyons sur le point d'aboutir; mais comme nous allons sans direction, nous nous retrouvons bientôt après dans des passages obscurs, dans des situations périlleuses. Nous nous en plaignons; puis, le mauvais pas franchi, nous recommençons à nous livrer, avec la même légèreté, aux intrigants maîtres Jacques de la politique qui, avec la sérénité de l'ignorance, mènent au hasard de l'inspiration les affaires du pays.

La terrible leçon de 1870-71 n'est-elle donc pas suffisante? Ceux qui, comme nous voyent le danger et sonnent l'alarme, sont pris pour des gâteurs; des brouillons de noir dont il faut se garder. Nous entendons des gens qui passent, à la Chambre et au Sénat, pour des lumières, demander s'il faut vraiment des connaissances, une éducation, des qualités spéciales pour faire un ministre des affaires étrangères. Ce sont les mêmes qui se félicitaient de la nomination de M. Berthelot lequel était un grand chimiste et ayant su bien mener la barque familiale devait, par grâce d'état dégarer la quintessence des questions extérieures et faire triompher notre diplomatie.

Il est inutile d'insister sur les erreurs et l'insuffisance de l'homme qui a compromis en quelques mois des situations où nous pouvions, sans crainte, attendre les événements. M. Bourgeois, lui, n'a fait que passer au quai d'Orsay. C'est à peine s'il a eu le temps, sans pouvoir y parer, de se rendre compte du mal fait par son prédécesseur. La confiance de la Chambre et même l'appui des collectivistes ne suffisent pas pour discuter et traiter dans de bonnes conditions au nom de la France. Encore faut-il qu'un gouvernement inspire, par l'ensemble de ses doctrines, respect et sympathie aux autres gouvernements.

Or, les questions intérieures absorbent à tel point le cabinet Bourgeois qu'il n'a commencé à s'apercevoir des difficultés extérieures que lorsqu'il s'y est trouvé empêtré de façon à n'en pouvoir sortir. Il est cependant un point d'une importance considérable que ce cabinet — c'est justice à lui rendre — a su maintenir intact. L'entente avec la Russie à même de paraître à l'Europe plus ferme que jamais, puisqu'elle restait indépendante de nos luttes intérieures. C'est en la prenant comme point d'appui que le nouveau ministre des affaires étrangères devra opérer. Mais cette entente doit avoir pour nous des avantages qui compensent ses charges.

Des manifestations sans effets réels ne sauraient nous consoler de certains échecs. L'Angleterre agit en Égypte, et s'organise comme si elle n'en devait jamais sortir. La multiplicité, la gravité des questions qui se posent peuvent amener des conflits dont nous ne saurions nous désintéresser. Nous avons

des résolutions à prendre, des situations à établir, l'avenir à préparer, des buts fixes à poursuivre.

L'Angleterre vient de gagner sur nous une première manche, mais la partie n'est point telle qu'entre des mains habiles, nous ne puissions espérer une prochaine revanche. Plus que nous encore, l'Angleterre est embarrassée. La question yéménite, qui a déterminé l'entrée en scène des États-Unis, n'est point encore réglée. L'acte de fribusterie contre le Transvaal, qui a provoqué une si légitime émotion dans le monde civilisé, a créé, dans l'Afrique australe, une situation que complique encore la révolution des Matabélés. La campagne sud-africaine a pu être approuvée par les puissances de la Triple-Alliance engagées à donner aux vaincus d'Abbagina quelques apparences de satisfactions, quelque espérance d'appui effectif; mais on ne se rend pas si aisément maître du Soudan, et la France la Turquie et l'Égypte elle-même, en somme finiront bien par avoir raison de la duplicité anglaise.

Où, la partie serait belle à jouer pour un ministre des affaires étrangères qui saurait, en Orient, de concert avec la Russie, maintenir en dehors de la prépondérance austro-anglaise la Bulgarie et la Serbie. Il assurerait ainsi, en Macédoine, ailleurs, grâce à la collaboration certaine du Monténégro et de la Grèce, une paix qui donnerait à l'empire ottoman plus de liberté d'action et plus de puissance à l'extérieur.

Le roi de Belgique, empereur du Congo, aurait beau intriguer, afin d'être appelé à résoudre, à son profit, une des plus grosses questions de l'Afrique centrale; les intérêts de l'Allemagne et de la France, la comme au Transvaal, étant identiques, il ne serait pas trop difficile de remettre les choses au point.

(La fin à demain).

M. LÉON SAY

Bien qu'on ait déjà, à cette place et le lendemain même de sa mort, rendu à M. Léon Say un juste hommage, nous ne saurions cependant nous considérer comme quittes envers la mémoire d'un homme qui tint une si grande place dans la République et qui occupait, dans l'estime et l'admiration des peuples voisins, le premier rang. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire les articles que les journaux de toutes les nations lui consacrent et de se rappeler les propos significatifs de M. Gladstone. Reçu par M. Félix Faure au cours de son dernier voyage, l'illustre vieillard lui dit, en présence des ministres qui s'attendaient à un autre compliment: «Vous avez, en France, un homme véritablement supérieur, M. Léon Say, un roc!»

Ce n'était pas seulement un roc, c'était aussi un libéral de la vieille école, très ferme sur ses principes, un orateur presque sans rival, un économiste hors ligne, l'avocat ardent de ces doctrines libérales échangées aujourd'hui méconnues mais auxquelles il faudra bien revenir, un guide sûr entre tous, un conseiller courageux et droit.

qui la reçoit; sans compter qu'un tel impôt volontaire, payé par le troupeau à son pasteur, suffirait à l'entretien de l'Église, si chaque tête des deux cent cinquante millions de chrétiens donnait simplement son sou par semaine.

De la sorte, le pape devant à tous, à chacun de ses enfants, ne devrait rien à personne. C'était si peu, un sou, et si aisé, si attendrissant. Malheureusement, les choses ne se passaient point ainsi, le plus grand nombre des catholiques ne donnaient pas, des riches envoyaient de grosses sommes par passion politique, et surtout les dons se centralisaient entre les mains des évêques, ces puissantes congrégations, qui devenaient ouvertement les bienfaiteurs de la papauté, les caisses indispensables où elle puisait sa vie. Les petits et les humbles, dont l'obole emplit le tronc, étaient comme supprimés; c'était des intermédiaires, des hauts seigneurs séculiers ou réguliers, que dépendait le pape, forcé dès lors de les ménager, d'écouter leurs remontrances, d'obéir parfois à leurs passions, s'il ne voulait voir se tarir les aumônes.

Alléguant le poids mort du pouvoir temporel, il n'était tout de même pas libre, tributaire de son clergé, ayant à tenir compte autour de lui de trop d'intérêts et d'appétits pour être le maître hautain, pur, tout à fait, maître capable de sauver le monde. Et Pierre se rappelait la grotte de Lourdes. Il savait que les pères

Il s'en est allé, emportant la sympathie de ses adversaires eux-mêmes, escorté par le respect public, au milieu d'un concert de louanges qu'aucune note discordante n'a troublé, regretté par ceux qui l'ont connu et non moins regretté par ceux qui se souviennent qu'il a fait autrefois à la République de si bonnes finances. Il a malheureusement survécu à son œuvre, car, de ses anciens budgets, il ne reste plus que le souvenir.

Cet ancien ministre de M. Thiers était un des chefs les plus en vue des républicains modérés, qu'on appelle aussi libéraux. Ce sont des hommes fermement attachés à la Constitution, respectueux de la volonté populaire, mais peu enclins à flatter la foule et qui rougiraient de se transformer en courtisans du suffrage universel. Ils se font de leur devoir une idée plus haute et, loin de suivre le courant, s'efforcent de le diriger. Infinitement plus nombreux dans le pays que les socialistes ne se plaisent à le dire, leurs tendances, leurs instincts, leurs convictions les poussent vers une politique libérale; ils sont à la fois les défenseurs les plus énergiques de l'ordre, les artisans les plus convaincus du progrès, les champions les plus résolus de la liberté.

Fermement républicain et fermement conservateur, homme de sage parole et de bon conseil, ferme et prudent, M. Léon Say apparaissait à tous comme l'héritier, le continuateur des Thiers et des Dufaure, mais avec quelque chose de plus moderne, de plus jeune, de plus audacieux dans l'esprit. Les idées nouvelles ne lui faisaient pas peur et il apportait, dans l'examen des réformes, une largeur de vues que les timides qualifiaient bien injustement de témérité. Dans le bon sens du mot, il était socialiste; j'entends par là qu'il aimait le peuple et qu'il aimait et entendait qu'on lui donnât des satisfactions légitimes. Mais il ne le flatta jamais et ne lui promit rien qui ne fût raisonnable.

On avait coutume de dire autrefois, en parlant de M. Léon Say, qu'il était trop bon économiste pour s'offrir, mais trop bon économiste aussi pour se refuser à la demande; on répliquait, à son intention, le mot de M. Thiers sur Gambetta: «C'est un bon garçon!» M. Buffet, dans une heure de mauvaise humeur esquissant, à la même époque ce portrait où la justice trouve moins son compte que la malice: On veut l'avoir parce qu'il est habile et facile; on le recherche et il ne se défend pas. On a parlé de fragilité, d'inconstance; on a eu tort: Il ne s'est jamais donné pour une barre de fer.

Il dit à tout venant qu'il n'est pas un homme politique, qu'il est tout au plus un pauvre économiste, et on s'adresse à lui comme à un pauvre économiste dont le budget a besoin, car on ne peut pas se montrer impitoyable pour le budget. Cette mauvaise langue de Laurier disait, de son côté: «Où, j'ai l'impression de le voir le connaître bien; mais on a tort de prétendre que c'est un bon garçon comme Gambetta: c'est une bonne fille. Il n'attache aucune importance à la politique; ni aux changements politiques. Il ne tient pas à son équilibre personnel; l'équilibre des finances lui suffit.»

Jamais peut-être portraits ne furent moins ressemblants: ce sont plutôt des caricatures, de simples charges. Cet homme qu'on nous donnait pour un indifférent, pour un sceptique, pour

prévalaient, chaque année, une somme de deux cent mille francs sur les recettes de leur Vierge, pour les envoyer en cadeau au Saint-Père. N'était-ce pas la grande raison de leur toute-puissance? Il frémit, il eut la brusque conscience que, malgré sa présence à Rome, malgré l'appui du cardinal Bergetti, il serait battu et son livre condamné.

—Enfin, comme il débouchait sur la place Saint-Pierre, dans la bousculade dernière des pèlerins, il entendit Narcisse qui demandait:

—Vraiment, vous croyez que les dons, aujourd'hui, ont dépassé ce chiffre?

—Oh! plus de trois millions, j'en suis convaincu, répondit monsieur Nani.

Tous trois s'arrêtèrent un moment sous la colonnade de droite, regardant l'immense place ensoleillée, où les trois mille pèlerins se répandaient, petites taches noires, foule agitée, telle qu'une fourmilière en révolution.

Trois millions! ce chiffre avait sonné aux oreilles de Pierre. Et il leva la tête, il regarda, de l'autre côté de la place, les façades du Vatican, toutes dorées dans le soleil, sur l'infini ciel bleu, comme s'il avait voulu suivre, au travers des murs, la marche de Léon XIII, regagnant par les galeries et par les salons son appartement, dont il apercevait là-haut la fenêtre. Il levoyait en pensée chargé des trois millions, les emportant sur lui, entre ses frères bras serrés contre

un ambitieux nonchalant, fut un travailleur infatigable, un lutteur qui eût rougi de rompre d'une semelle, et qui, dans cette politique plus profitable pour quelques-uns de ses rivaux, a vu fondre une partie de sa fortune.

Allié aux Bertin par son mariage et ayant ainsi une place naturellement marquée au «Journal des Débats», il fut un des tirailleurs les plus spirituels de l'opposition contre l'Empire. L'influence de son nom le poussa en même temps vers l'économie politique; un beau jour qu'il prononçait très bien lui-même quand il parlait de son grand-père Jean-Baptiste; c'est un nom de rue.

On vantait son esprit bien avant le jour où on ne contesta plus son talent d'écrivain, sa science d'économiste, sa supériorité d'orateur. Il avait alors une grande réputation dans une petite église et l'opposition libérale colportait les mots qu'il décochait dans les salons et qui rebondissaient au dehors.

La carrière politique de M. Léon Say ne commença réellement que sous M. Thiers, qui le nomma préfet de la Seine. Il devint, le 8 décembre 1872, ministre des finances et, pendant plusieurs années, le resta presque sans interruption.

L'Assemblée nationale, il se fit tout de suite une situation considérable et, en un temps et dans un milieu où le talent était une monnaie courante, il apparut très vite comme un des plus remarquables parmi les plus distingués.

Plus tard, lorsque l'astre du Centre Gauche déclina, M. Léon Say se retira simplement du pouvoir avec ses amis et resta dans la Chambre comme un de ces médecins que les politiques consultent toujours, sans suivre très exactement leurs ordonnances.

Il donnait le plus ordinairement ses consultations dans les bureaux ou dans les couloirs et ne montait que très rarement à la tribune; mais c'était chaque fois un régal pour les délicats et les lettrés.

Un orateur qui peut parler pendant toute une séance sur le budget sans ennuyer son auditoire est certainement un mortel privilégié; mais M. Léon Say faisait mieux que de ne pas ennuyer les gens; il les amusait ou plutôt il les tenait sous le charme de sa causerie.

La déclamation creuse et la conférence dogmatique n'étaient pas son affaire. Il détestait les phrases, il évitait les déductions et les argumentations pédantes. Il se tenait à la tribune comme dans un salon où l'aurait cru adossé à la cheminée et c'était de là qu'il distribuait ses épigrammes.

Les idées et les raisonnements prenaient, dans sa bouche, un air de conversation familière, presque anecdotique, et se revêtaient d'agréments inattendus. Il avait tant d'esprit, qu'on trouvait qu'il en mettait là même où il n'avait pas essayé d'en mettre et qu'on applaudissait des malices auxquelles il ne songeait pas.

Paul Bosc.

ÇA SE GATE

Paris, 20 avril 1896.

Ce que nous avions prédit est en train de se réaliser. Radicaux et so-

sa poitrine, emportant l'or, l'argent, les billets, et jusqu'aux bijoux que les femmes avaient jetés. Puis, tout haut, inconsciemment, il parla.

—Et qu'en va-t-il faire, de ces millions? On s'en va-t-il avec?

Narcisse et monsieur Nani lui-même ne purent s'empêcher de s'égarer, à cette curiosité formulée de la sorte. Ce fut le jeune homme qui répondit.

—Mais Sa Sainteté les emporte dans sa chambre, ou du moins elle les y fait porter devant elle. N'avez-vous pas vu deux personnes de la suite qui ramassaient tout, les poches et les mains pleines?... Et, maintenant, Sa Sainteté est enfermée, toute seule. Elle a congédié le monde, elle a poussé soigneusement les verrous des portes... Et, si vous pouviez l'apercevoir, derrière cette façade, vous la verriez compter et recompter son trésor avec une attention heureuse, ranger en bon ordre les rouleaux d'or, mettre les billets de banque dans des enveloppes, par petits paquets égaux, puis tout ranger, tout faire disparaître au fond de cachettes connues d'elle seule.

Pendant que son compagnon parlait, Pierre avait de nouveau levé les yeux sur les fenêtres du pape, comme s'il avait suivi la scène. D'ailleurs, le jeune homme continuait ses explications, disait que, dans la chambre, contre le mur de droite, il y avait un certain meuble où l'argent était serré. Les uns parlaient aussi des profondeurs d'un bureau; et d'autres, enfin,

cialistes commencent à trouver que M. Bourgeois et ses collaborateurs rappellent un peu trop les choristes de l'Opéra qui chantent «Marchons! Marchons!» sans jamais faire un pas. La presse d'extrême-Gauche se fâche tout rouge et se demande déjà si elle va être obligée d'écrire l'histoire «des réformes qui n'ont pas été réalisées» par le Cabinet actuel. Il faut voir avec quelle amertume elle parle de l'inaction systématique des ministres radicaux qui jusqu'ici n'ont encore tenu aucune de leurs promesses et qui, sous prétexte qu'on ne se gêne pas avec ses amis, s'obstinent à leur refuser toutes satisfactions.

Le «Rappel», dont le jacobinisme tournait le plus souvent à la bavaroise ou au jus de groseille, est aujourd'hui absolument cramé. «Qu'allons nous devenir, s'écrie-t-il, si on dort dans les hautes régions du pouvoir? Assez, assez de sommeil! L'heure des ajournements est passée. La bataille est engagée, ou bien ce sera pour nous la victoire ou bien la fin de la République!» Cela sent la poudre, comme on le voit, et la feuille radicale accuse nettement le Cabinet de n'avoir plus qu'une consigne, celle de ronfler.

Mais il n'y a pas que le «Rappel» qui soit estomacé. M. Clémenceau et son ancien lieutenant, M. Camille Pelletan, ne décolèrent pas non plus. M. Clémenceau est agressif et va même jusqu'à insinuer que les ministres sont des poules mouillées. Il leur déclare nettement qu'ils n'ont rien fait qu'ils n'ont pas osé aborder la seule réforme qu'ils eussent pleine liberté d'accomplir: la réforme du personnel.

Il reproche ensuite à M. Cavaignac et à M. Lockroy de n'avoir pas réorganisé nos forces de terre et de mer livrées à un commandement supérieur notoirement incapables. M. Clémenceau est, d'autre part, convaincu que la France démocratique est prête à suivre M. Bourgeois dans sa lutte contre le Sénat. «Seulement, ajoute-t-il, pour inspirer la confiance, il faut la ressentir d'abord et pour donner le courage, il faut l'avoir.»

Voilà qui est particulièrement dur. C'est dire à M. Bourgeois: «Vous n'êtes qu'un timide, un poureux et vous n'osez pas bouger!» M. Camille Pelletan, lui, malmené surtout M. Sarrien qu'il a lieu d'apprécier l'administration, de la nettoyer de tous les fonctionnaires tièdes et suspects, se contente de Jumeur les bras croisés, d'ajourner indéfiniment tout mouvement ou de déplacer parfois un préfet de combat pour lui donner de l'avancement.

Le député des Bouches-du-Rhône est irrité au-delà de toute expression. En somme, ce qu'on ne pardonne pas au ministère, dans le camp radical et socialiste, c'est de ne pas vouloir se décider à changer le personnel, à bouleverser l'administration de fond en comble. A ce point de vue, M. Sarrien exhale déjà un fumet de trahison, et vous verrez qu'un de ces quatre matins on ne va pas manquer de le traiter de vulgaire opportuniste.

Le fait est que le ministre de l'Intérieur est en train de se moquer joliment des néomnistériels et ne se soucie en aucune façon de leur sacrifier les préfets dont le nez leur déplaît. Pas plus, du reste, que M. Bourgeois, M. Sarrien n'est bien aise de pratiquer des coupes sombres dans le personnel et de voir des «supplôts de la réaction»

affirmaient qu'au fond de l'alcôve, qui était très vaste, l'argent dormait dans de grandes malles cadennées. Il y avait bien, à gauche du couloir menant aux Archives, une grande pièce où se tenait le caissier général, avec un monumental coffre-fort à trois compartiments. Mais là était l'argent du patrimoine de Saint-Pierre, les recettes administratives faites à Rome; tandis que l'argent du denier, des aumônes de la chrétienté entière, restait entre les mains de Léon XIII, qui seul en savait exactement le chiffre, et qui vivait seul avec ces millions, dont il disposait en maître absolu, sans rendre des comptes à personne.

Aussi ne quittait-il pas sa chambre, lorsque les domestiques faisaient le ménage. A peine consentait-il à rester sur le seuil de la pièce voisine, pour éviter la poussière. Et, quand il devait s'absenter pendant quelques heures, descendre dans les jardins, il fermait les portes à double tour, il emportait sur lui les clefs, qu'il ne confiait jamais à personne.

Narcisse s'arrêta, se tourna vers monsieur Nani.

—N'est-ce pas, monsieur? Ce sont là des faits connus de tout Rome. Le prélat, qui hochait la tête de son air souriant, sans approuver ni désapprouver, s'était remis à suivre sur le visage de Pierre l'effet produit par ces histoires.

—Sans doute, sans doute, on dit tant de choses!... Je ne le sais pas,

tion» dans une foule de préfets ou de sous-préfets.

Nous comprenons dès lors toute la colère de M. Camille Pelletan et de ses amis; nous nous expliquons sans peine qu'ils s'étonnent qu'on veuille maintenir un tel état de choses jusqu'aux élections municipales. En effet, voilà le mois de mai qui s'approche, et on n'a encore modifié en rien l'administration réactionnaire sous laquelle nous vivons.

C'est l'abomination de la désolation! Il faut convenir que le ministère actuel n'a décidément de radical que le nom. Un vrai ministère radical aurait déjà organisé une administration de combat, aurait déjà à sa disposition tout un personnel énergique, résolu, décidé à mettre à la raison les républicains de modération et de liberté. Tout cela n'est pas consolant, car nous voyons bien que ce beau programme ne sera pas réalisé, tant que nous n'aurons point un ministère Pelletan. Et pourtant on avait fondé de belles et grandes espérances sur M. Bourgeois.

La preuve en est qu'il n'a pas eu jusqu'ici de plus fidèles soutiens que les socialistes eux-mêmes. Mais on s'explique que ceux-ci, aussi bien que certains radicaux, soient fatigués de jouer un rôle de dupes et de passer pour des naïfs. C'en est trop, à la fin du compte. Et de là les protestations, les récriminations dont nous sommes témoins et qui n'iront qu'en s'accroissant.

M. le président du Conseil, en effet, n'est pas sans s'apercevoir de la réprobation générale que soulèvent sa politique et surtout ses compromissions avec les violents et les révolutionnaires. Il sent parfaitement qu'il est allé trop loin et que le sentiment du pays se manifeste de plus en plus contre lui. Aussi bien, n'est-il nullement désireux d'obéir aux injonctions de l'extrême-Gauche et cherche-t-il, au contraire, à gagner du temps, à loucher, à temporiser, au risque, il est vrai, de mécontenter ceux qui, jusqu'à ce jour, lui ont prêté le concours le plus dévoué.

En attendant, et ce n'est pas pour nous chagriner, il y a plus que de la tension entre le Cabinet et ses amis. Encore quelques jours, et la brouille éclatera fatalement; encore quelques temps, et ça «se décollera» sans rémission dans la majorité ministérielle. M. Bourgeois lui-même, qui n'est pas un sot, doit sûrement s'y attendre.

Jurisprudence française

Est non recevable toute action contre le capitaine d'un navire pour dommage arrivé à la marchandise, si le propriétaire de cette marchandise, la reçue sans faire, dans les 24 heures, une protestation par acte d'huissier, et si cette protestation n'a pas été signifiée dans le même délai, et, en outre, n'est pas suivie, dans le mois de sa date d'une demande en justice. (C. Com. 435 et 436).

Une protestation par lettre et la présentation d'une facture relative aux manquants ne peuvent être considérés comme l'équivalent de la protestation exigée par l'article 435.

moi; mais puisque vous le savez, monsieur Habert.

— Oh! repartit celui-ci, je n'accuse pas Sa Sainteté d'avoir été sordide, comme le bruit en court. Il circule des fables, les coffres pleins d'or, où elle passerait des heures à plonger les mains, les trésors entassés dans des coins, pour le plaisir de les compter et de les recompter sans cesse... Seulement, on peut bien admettre que le Saint-Père aime tout de même un peu l'argent pour lui-même, pour le plaisir de le toucher, de le ranger, quand il est seul, une manie bien excusable chez un vieillard qui n'a point d'autre distraction. Et je me hâte d'ajouter qu'il aime l'argent plus encore pour la force sociale qui est en lui, pour l'appui décisif qu'il doit donner à la Papauté de demain, si elle veut vaincre.

Alors, se dressa la très haute figure de ce pape, prudent et sage, ayant conscience des nécessités modernes, enclin à utiliser les puissances du siècle pour le, conquérir, faisant des affaires, ayant même failli perdre dans un désastre le trésor laissé par Pie IX, et voulant réparer la brèche, reconstituer le trésor, afin de le léguer, solide et gros, à son successeur. Économiste, ou il méritait pour les besoins de l'Église, qu'il sentait immenses, plus grands chaque jour, d'une importance vitale, si elle voulait combattre l'athéisme sur le terrain des écoles, des institutions, des associations de toutes sortes. (A suivre).

62 EMILE ZOLA

ROME

Il y avait là une spiritualité, un enlèvement en plein idéal, dont il était remué profondément, car son rêve d'un christianisme rajeuni reposait sur ce pouvoir épuré, uniquement spirituel du Chef suprême; et il venait de constater ce qu'y gagnait, en majesté et en puissance, ce Souverain Pontife de l'au-delà, aux pieds duquel s'évanouissaient les femmes, qui, derrière lui, voyaient Dieu. Mais, à la même minute, il avait senti tout d'un coup se dresser la question d'argent, gâtant sa joie, remettant à l'étude le problème.

Si l'abandon forcé du pouvoir temporel avait grandi le pape, en le libérant des misères d'un petit roi menacé sans cesse, le besoin d'argent restait encore comme un boulet à son pied, qui le clouait à la terre. Puisqu'il ne pouvait accepter la subvention du royaume d'Italie, l'idée vraiment touchante du denier de Saint-Pierre ne pouvait donc sauver le Saint-Siège de tout souci matériel, à la condition que ce denier fût en réalité le sou du catholique, l'obole de chaque fidèle, prise sur le pain quotidien, envoyée directement à Rome, tombant de l'humble main qui la donne dans l'auguste main

UNION FRANCAISE

ARMERIA DEL CAZADOR

CASA INTRODUCTORA

(Armería, Cuchillería, Quincallería y Platina

VENTAS POR MAYOR Y MENOR

JUAN M. MAILHOS

CALLE 18 DE JULIO ESQUINA ANDES—MONTEVIDEO

Curacion Cierta de las Enfermedades Nerviosas

CONVULSIONES, VERTIGOS, ORISIS NERVIOSAS

JAEQUES, DESVANECIMIENTOS

CONGESTIONES CEREBRALES, INSOMNIOS, ESPERMATORREA

POUR EL

JARABE HENRY MURE

Al Bromuro de Potasio quimicamente puro

HA sido DEMOSTRADO POR 15 AÑOS DE EXPERIENCIAS

Se cura gratuitamente una inspección impresa, muy interesante, a las personas que la piden

HENRY MURE, en Pont-St-Esprit (Francia)

DEPOSITOS en todas las principales FARMACIAS.

LA REPUBLICANA

GRAN MANUFACTURA A VAPOR

De tabacos, cigarros y cigarrillos

— DE —

JULIO MAILHOS

AVENIDA GENERAL RONDEAU 351 A 359, DEPOSITO GENERAL Y OFICINA:

CALLE 18 DE JULIO NUMERO 47

MONTEVIDEO

DESTILERIA DE SAINT MARCELLIN

— DE —

ROMAIN DUTRUC

ISERE (FRANCE)

Especialidad en Ajenjo Superior rectificado. Único inventor del renombrado ta a los Mandarinas. Unicos concesionarios del cognac CHATEAU DES VIGNES. Licores finos de todas clases.

Unicos representantes para la República Oriental del Uruguay: A. BÉDUCHAUD E HIJOS, calle Cámaras 50 a.

Los siguientes productos de la acreditada destileria Dutruc, se hallan en todos los principales cañes y confiterías de la capital: Cognac Chateau des Vignes, Rhum San Luis, Ajenjo Romain Dutruc. Licor de té a los mandarinos, de venta en el ALMACEN MARSEILLE de Martin Catalogue.

284—25 de Mayo—284

MONTEVIDEO

AUX ARMES DE PARIS

SOMBRERERIA POR MAYOR Y MENOR

De R. Ramá

Fabrica de sombreros sobre medida, últimas novedades. Sombreros de todas clases para hombres y niños. Artículos especiales. Camisas, cuellos, paños, corbates, bastones, paraguas, etc. Unico agente de los acreditados sombreros Lincoln y Ca. y guantes Deuts Alcock y Ca

25 de Mayo 246, esquina Misiones—Montevideo

PAYSANDU Y SALTO

NUEVA PINTURA

ESPECIAL PARA EL BLANQUEO

BADIGEON E. HATTON

PARIS

Este producto, libre de ácidos, es inmejorable para el blanqueo de las pinturas y elos ramos. Tambien se emplea sobre la madera, como si fuera una pintura casiquera; pues por su composicion el BADIGEON HATTON se asimila por completo a las pinturas en polvo de cualquier color.

Por pedidos, muestras y mayores explicaciones, dirigirse a

BEDUCHAUD E HIJOS

CALLE CÁMARAS NÚM. 50 a

MONTEVIDEO

BAÑOS DEL TEMPLO

DE

AUGUSTO GEBELIN

20—CANELONES—20

Casa especial para baños de todas clases

SERVICIO REMEDIADO

Precios sumamente módicos. Baños fríos y calientes sin ropas, 0.21 cts., id con ropa 0.30 céstimos. Puede visitarse el establecimiento.

La Revolucion Económica

SASTRERIA

DE

EGIDIO INTROZZI

La maison vient de recevoir un grand assortiment de draps bien choisis pour la saison d'été. Elle confectionne des costumes sur mesure depuis le prix de 12, 14, 15, 16 et 18 piastres chaque costume complet.

238—CALLE RINCON—240

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ENSEIGNEMENT

ETAT DÉFINITIF DE LIQUIDATION

ENTRÉES

1895—Juin	25	Suivant compte rendu présenté à l'Assemblée Générale de ce jour	\$ 29.96
1896—Octobre	13	1. Lot 351 m. 364 à \$ 2.625	\$ 922.33
		2. " 315 " 362 " 2.41	\$ 760.02
		3. " 332 " 784 " 2.50	\$ 831.96
		4. " 267 " 008 " 2.59	\$ 691.55
		5. " 268 " 802 " 2.51	\$ 674.69
	20	6. " 254 " 281 " 3.00	\$ 762.84
		7. " 254 " 395 " 3.25	\$ 823.53
		8. " 319 " 480 " 2.94	\$ 939.27
		Fraction Aliseris	\$ 297.61
		Otero	\$ 158.63
		Total des Entrées	\$ 6.862.43
			\$ 6.892.39

SORTIES

		Dépenses payées en 1895	\$ 22.00
		Ducasse, son traitement	\$ 10.00
		Jautent, d.	\$ 60.00
		Signalas, ses honoraires	\$ 150.00
		Charlet, contribution M"	\$ 32.50
		Lougarou & Vallaro, C. de vente et frais divers	\$ 315.27
		Frais de justice	\$ 481.20
		Union Française, publicités	\$ 10.00
		Solde en caisse	\$ 5.811.42
			\$ 6.892.39

Net produit de la liquidation \$ 5.811.42

A partager entre 312 actions de \$ 25 chaque.

Dividende \$ 18.62 par action, que les actionnaires peuvent encaisser chez Monsieur Desteves, rue Itazungo n.º 129, les lundi, mercredi et vendredi de 9 à 11 h. du matin et de 1 à 3 h. de l'après midi.

Montevideo, 1.º Mai 1896.

La Commission.

LICÉE CARNOT

41 -- RUE MERCEDES -- 41

DIRECTEUR LOUIS PARDES

L'enseignement est divisé en trois parties: 1.º enseignement primaire supérieur; 2.º enseignement commercial; 3.º enseignement universitaire.

La méthode d'enseignement est essentiellement française; les cours se font simultanément en français et en espagnol; les élèves parlent français en récréation.

Les langues enseignées sont le français, l'espagnol, l'anglais, l'italien. Le directeur du Lycée s'est assuré le concours de professeurs de notoire compétence, afin de pouvoir donner aux enfants et aux jeunes gens qui lui seront confiés, l'instruction complète que réclame leur avenir.

Les pensionnaires et demi-pensionnaires admis dans l'établissement sont traités comme en famille.

Cours de peinture, dessin, architecture, etc., etc. par le professeur M. Alamo de S à 10 h. du soir.

MONTEVIDEO

DOS AMERICANOS

ELABORACION

DE CAFÉ

A

VAPOR

—

TONNEAU

DE CAFÉ

FOR ELAINE

CONCENTRADO

—

ECONOMIA

DE 25 POR CIENTO

—

196—Arapey—196

Teléfono Montevideo n.º 10.

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

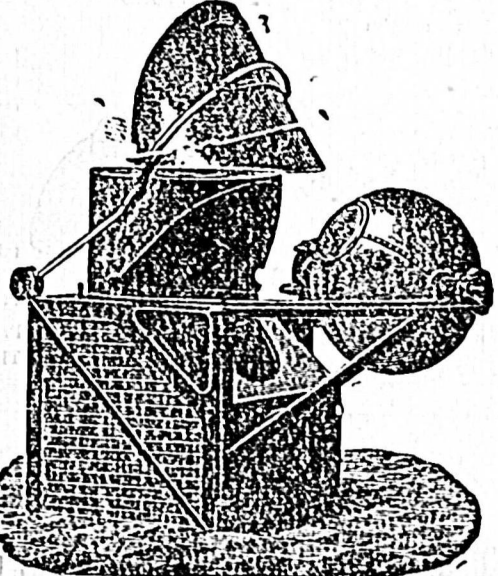
—

—

—

—

—



MODES DE PARIS

MAISON FRANÇAISE

— DE —

Mme. C. Desvignes

232—SARANDI—232

MONTEVIDEO

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

Madame Desvignes prévient sa nombreuse clientèle qu'elle reçoit de Paris tous les mois des capotes et chapeaux de la dernière création ainsi que les articles de nouveauté concernant la Mode.

de Boleslas... Mais, avec elles, était partie la fidèle Metten, et Marie s'apercevait bientôt que ses visites lui étaient bien nécessaires; elle y pensait d'une semaine à l'autre et était plus sensible qu'elle ne le croyait à l'épanouissement du visage de Dorothée dès que la lourde porte du parloir s'ouvrait et qu'elle paraissait sur le seuil; jamais ni l'une ni l'autre ne prononçaient le nom de M. d'Everly, mais l'interrogation muette de Marie était toujours comprise, et toujours avec tristesse, Dorothée faisait entendre qu'elle ne savait rien. Elle fondait en larmes quand il fallut se dire adieu pour plusieurs mois, et la pensée que Marie pourrait immoler sa beauté et couvrir sa tête superbe d'un voile de religieuse la jetait dans un profond chagrin; tous les jours, elle adressait des vœux ardents au ciel pour un retour... Mais si ce retour avait lieu trop tard! Cette crainte l'obsédait, et elle cherchait le moyen d'avancer les choses, sans bien entendu, rien trouver du tout.

Mme de Meslo, qui venait aussi au parloir de temps en temps, avait quitté Paris de bonne heure, pour rejoindre sa tante à Aix. Elle était plus triste que jamais, et, plus d'une fois elle assurait sa jeune amie que, bien volontiers, elle changerait de place avec elle. Seulement, elle ajoutait en soupirant:

— Il faudrait, pour que j'y trouve la paix, qu'oa m'arrachât le cœur.

Mme de Courtens écrivait fréquemment à Marie, mais ne venait jamais; elle lui envoyait des lettres pleines de pensées de détachement et de renoncement, s'adressant à la jeune fille comme à une personne qui a quitté à jamais le monde, et ses lettres ne fai-

saient aucun plaisir à celle qui les recevait.

Marie menait donc sa vie cachée et isolée, après avoir brillé d'un éclat si vif et si éternel que l'idole encensée d'un monde choisi. L'été était venu; le grand jardin du couvent était plein de verdure et de fraîcheur; les pelouses vertes et unies reposaient la vue, les sœurs converses allaient et venaient sans paraître s'apercevoir ni se soucier du changement des saisons. Cette extrême insensibilité aux choses extérieures demeurait un étonnement pour Marie; dans son état d'âme si triste et délaissé, elle, au contraire, prenait un bonheur extrême à observer le moindre jeu de lumière, la couleur du ciel, les différentes nuances des verdures; elle restait en contemplation devant les arbres, et il lui semblait qu'elle n'avait jamais bien connu la

beauté du moindre brin d'herbe. La vie du couvent continuait autour d'elle, impassible et immuable; déjà elle avait assisté à plusieurs prises de voile et avait vu des jeunes filles de son âge s'étendre sous le drap mortuaire, après avoir juré à haute voix obéissance, pauvreté et chasteté jusqu'à la mort; elle les avait suivies des yeux lorsque, une couronne de roses blanches sur la tête, elles allaient, tenant en main un cierge allumé, donner le baiser de paix à leurs compagnes. Il avait suffi d'une seule cérémonie pour la convaincre que cette vocation, dont elle s'était flattée, n'existait nullement, et elle regardait avec curiosité les novices aux yeux baissés, au front penché, un peu gênées et guidées sous leur bonnet à tuyaux.

(A suivre).

P. S. N. C.

Pacific Steam Navigation Company

Linea quincenal de vapores entre Liverpool, Rio de la Plata y el Pacifico

SALIDAS SUJETAS A MODIFICACION

EL VAPOR PAQUETE INGLÉS

OR OPESA

Capitan: — G. MASSA

Saldrá el 23 de Mayo de 1896

Para Rio Janeiro, Bahia, Pernambuco, San Vicente, Lisboa, Coruña, La Pafica, (La Rochelle) Plymouth y Liverpool.

GRAN REBAJA EN LA TARIFA DE PASAJEROS

PASAJES A VIGO EN 3.ª CLASE \$ 30 ORO LIBRE DE GASTOS DE CUARENTENA

A bordo de todos los vapores se sirve vino de mesa gratis a los pasajeros.

La Compañía expide pasajes para

Vigo, Carril, Coruña, Ferrol, Alvaedo, Gijón, Santander, Bilbao.

Todos los vapores llevan médico y mucama, están iluminados a luz eléctrica y provistos de todas las mejoras modernas para la comodidad de los pasajeros.

WILSON, SONS & Co. Limited

AGENTS

MONTEVIDEO

Calle 25 de Mayo 214

BUENOS AIRES

Reconquista 305

Rio Janeiro, Santos, Bahia, Pernambuco y San Vicente G. V.

LEGATION DE FRANCE

LISTE DES PERSONNES de nationalité ou d'origine française QUI AURAIENT INTÉRÊT à RECEVOIR OU A FOURNIR DES RENSEIGNEMENTS à la Légation.

Aineburo Jean; Arana Michel; Arostegui Jean Pierre; Arica Theophile; Aragoi Anna; Artigales Dominique; Peyral; Barachart Jean; Baré Jean; Rémy; Barré Fabre; Pierre; Bernéau Lucien; Berceche Bernard; Bergeret Genaride; Bordères Eugénie; Bouget Léon; Bratos Léon; Bugat Marie; Broqua Jean Pierre; Bernis Baptiste; Bidart Jean; Bidegaray Girard; Bordagory Paul; Marie Rose; Calamitanos Nicolas; Cayrola Charles; Calmet Henri; Cistac Edouard; Calhargu Michel; Constant-Haré Marcel Paul; Cases Pierre Victor; Cosantini Toussaint; Ducombs Pierre; Ducouran Théophile; Dupuy Simon Paul; Elissethe Baptiste; Errecondo Jean; d'Espressailha Comtesse; Etcheberry Arnaud Clairon; Etchemendigaray Jean; Ferrando Sauvour; Franceschi Noël; Gobrie E. A.; Haget Jean Baptiste; Haramburu Martin; Harriague Pierre; Harry Jean; Hiriogoyen Bernard; Jonas Edouard Adolphe; Lacoste Dominique; Laffore Jean Joseph; de Lagudo Ludovic Baldon Denis; Lahargou Arnaud; Landaburu Baptiste; Laurent Jeanne; Lay Jean; Marie Jacques; Lay Jean; Auguste Marcelin; Lagarde Pierre; Mallarin Célestin; Manotte Jean; Marats Jean Bernard; Ména Michel; Michaud Jean Marie; Moulié Joseph; Mounier François Antoine; Mourat Léopold; Néri Antoine Joseph; Onanary Félix; Peyroulou Pierre; Plachot Arnaud; Polidoro Roger; Joseph; Prat Pierre; Reynier Henri; Riblet Eugénie; Ribet Christian Alphonse; Racine Louis Ernest; Ségain Pierre; Soubiran Catherine; Swiney René Michel; Terrade Benjamin; Théron Charles; Thiet Jean Baptiste; Ugaon Pierre; Uhart Jean Pierre; Verdier Bernard; Vidari Cyprien.

Montevideo, le 1er Mars 1896.

Le Ministre de France.

A. B. Saint-Chaffray

Dr. Bernard Etchepare

MÉDECIN CHIRURGIEN DE LA FACULTÉ DE PARIS

Heures de consultation de 12 à 2 du soir.

Sont exceptés les jeudis, et jours de fête.

257—Rue Soriano—257

TELÉFONO LA COOPERATIVA NÚM. 468

Hotel Concordia

208—Calle Uruguay—208

(SALTO)

Hotel Français de 1er ordre, situé au centre de la Ville. Appartements et chambres splendides.

Cuisine française.

Domingo Larraide y Zabala

PROPRIÉTAIRE

MANUEL ALONSO

ESCRIBANO PUBLICO

72—Calle 18 de Julio—72